

Trois pièces de Shakespeare au théâtre de la Manufacture de Nancy (octobre-novembre 2009).

Le Conte d'Hiver, mis en scène par Lilo Baur, texte de Bernard-Marie Koltès (6-10 octobre)
2h30 avec entracte

Ce spectacle sera en tournée en France jusqu'en février 2010. Dates disponibles à cette adresse : <http://www.vidy.ch/imports/imports0809/envente0809/DVLiloBaur.pdf>

Le Roi Lear et *Richard III*, mis en scène par Jean-Claude Fall (en alternance 10-14 novembre)
Textes de Jean-Claude Fall pour *Le Roi Lear* et Jean-Michel Déprats pour *Richard III*.
Chacune 3h30 avec entracte

Ces deux pièces seront également jouées en alternance au Théâtre de Grammont à Montpellier du 9 au 18 décembre 2009

Le Conte d'Hiver

Le Conte d'Hiver a ouvert la nouvelle saison du théâtre de la Manufacture cette année à Nancy. Dans la mise en scène de Lilo Baur, Léontes est dépeint comme un cocu magnifique de comédie de boulevard et sa diatribe à l'égard des femmes et de l'adultère en font la risée de la pièce. L'acteur qui joue Léontes, Kostas Philippoglou, joue également le vieux berger qui recueille Perdita et l'élève comme sa fille. La mise en scène de Lilo Baur vaut surtout pour la seconde partie de la pièce, lorsque commence la fête de la tonte des moutons qui est alors ponctuée de chants et de danses de l'Europe de l'est. Il faut dire que la troupe de Lilo Baur est composée d'acteurs provenant de différentes nationalités jouant parfois en français pour la première fois, ce qui confère aux acteurs un délicieux accent et donne à la pièce une impression de théâtre amateur qui sied particulièrement bien à cette comédie.

Les habits revêtus par les acteurs à cette occasion festive évoquent les costumes folkloriques bulgares. Seul Autlycus dénote dans cette assemblée. Celui-ci est vêtu de guenilles et porte sur son dos un attirail où sont suspendus pêle-mêle soutiens-gorges et autres passementeries destinées aux dames. Il assume le rôle de vendeur ambulancier et de charlatan et rivalise d'astuces pour se jouer du pauvre clown (qui est interprété par l'argentin Gabriel Chamé Buendia qui joue aussi Mamillius, le jeune prince de Sicile ici présenté en culotte courte avec un homard en plastique en guise de jouet). La mise en scène de Lilo Baur du *Conte d'Hiver* est vive et rafraîchissante et les acteurs entraînent leur auditoire dans une célébration festive sans prétention de l'amour et du mariage. Les retrouvailles entre Perdita et Hermione sont particulièrement émouvantes, portées par la sincérité des deux actrices qui assument les rôles de la mère et de sa fille disparue.

Le Roi Lear

Jean-Claude Fall a décidé de monter conjointement deux tragédies de Shakespeare, *Le Roi Lear* et *Richard III* : « L'idée de monter en diptyque ces deux 'monstres' de théâtre. Que sont ces deux rois, ces deux chefs-d'œuvre, vient du désir de mettre en valeur la figure du père dans cette problématique tragique. [...] Dans *Richard III*, c'est la figure en creux du père que l'on voit. C'est l'absence d'un père, d'une autorité royale légitime, qui plonge le royaume (la famille royale) dans le chaos. »

Gérard Didier a choisi un même décor pour la scénographie des deux pièces : « Au commencement, il y a l'idée d'une grande feuille de papier blanc, un peu courbe, tombée par hasard sur la scène. » Cette scène inclinée sert d'écran sur lequel sont projetées des vidéos, notamment lors de la scène de la tempête. Au début de la pièce, elle est recouverte d'un long

drap sur lequel ont été dessinées quatre zones de couleur. La hutte dans laquelle Lear se réfugie et représentée par une trappe dans la scène dans laquelle les personnages s'engouffrent à la fin de la première partie de la représentation.

Lorsqu'il se déguise, Kent revêt un nasal de heaume sans casque ainsi qu'une cape. Edmond quant à lui couvre son corps de boue puis d'une sorte de flochage qui le fait paraître comme s'il avait été passé au goudron et à la plume (*tarred and feathered*). Après avoir été torturé, Gloucester évolue sur scène avec un bandeau sanguinolent sur les yeux.

Jean-Claude Fall a pris de grandes libertés avec le texte original et lui a adjoint quelques répliques de son cru. Par exemple, quand Lear demande à son « philosophe », le pauvre Tom, d'où il tient son savoir, celui-ci lui répond qu'il était en Master mais qu'il n'a pas pu étudier comme il l'aurait voulu en raison des multiples grèves. Lorsque le fou affirme sa supériorité sur Lear, il lui assène un : « 15-0 ». De même, lorsque Lear se lance dans le procès symbolique de ses filles, il s'attarde sur les assonances existant entre Goneril et « connerie » ou entre Régane et « ricane ». Certaines trouvailles sont plus originales et pertinentes, tel le : « Cry you mercy, I took you for a joint-stool. » transformé pour l'occasion en un : « Pardon madame, je vous avais pris pour un strapontin ! » lorsque le fou se heurte à une femme dans le public en descendant les escaliers de la salle comble. D'autres libertés prises avec la pièce sont plus discutables. Lorsque Lear rencontre le pauvre Tom pour la première fois, ils se lancent tous deux sans crier gare dans une rythmique de slam en compagnie du fou, mais celle-ci tombe comme un cheveu sur la soupe.

Malgré ses trouvailles visuelles, la pièce peine à trouver son rythme, hésitant dans la première partie du spectacle entre comédie et tragédie, entraînant sans cesse le public entre ses deux extrêmes sans se montrer particulièrement convaincante dans les libertés entreprises par le metteur en scène. Tout est fait pour que Régane et Goneril soient détestables. Jean-Claude Fall s'attarde longuement sur leur lubricité débridée dans sa mise en scène. Les deux sœurs empoignent ainsi à de nombreuses reprises l'entre-jambe d'Oswald ou celle d'Edmond. L'actrice Christel Touret qui interprète le fou mime en permanence les excès des autres personnages de la pièce, que ce soit l'emportement des deux sœurs ou la vindicte de Lear, les ridiculisant tous sans distinction. Cette omniprésence du fou brouille parfois la lisibilité de certaines scènes.

La mise en scène de Jean-Claude Fall souffre d'un problème majeur dans la scansion du texte. La diction choisie pour Kent, un accent nasillard inutile puisque seul son déguisement suffit à le dissimuler, rend une grande partie des répliques de ce personnage incompréhensibles. Dans la pièce, Christel Touret joue à la fois Cordélia et le fou, ce qui rend moins abrupte la disparition de ce dernier, mais le débit de cette actrice est résolument trop rapide si bien que l'emballage du fou concourt à ce qu'une bonne partie de ses répliques soit également inaudibles du public. Jean-Claude Fall, qui joue Lear, a tendance à trop tirer sur ses cordes vocales au début de la pièce et peine à prononcer ses répliques de façon claire par la suite. Le bruit de l'orage et des gouttes de pluie s'abattant sur scène lors de la tempête rend presque inaudible la discussion de ces trois personnages lors de leur fuite.

La représentation de la tempête est toujours problématique lors de la mise en scène de *Lear*. Deux approches sont possibles suivant que le metteur en scène décide d'une représentation symbolique ou réaliste. Declan Donnellan avait par exemple utilisé des tôles de métal qui imitaient le bruit de l'orage et un immense drap tendu qui était agité par des acteurs pour signifier le vent dans sa mise en scène de la pièce en 2002 (également à la Manufacture). Jean-Claude Fall a quant à lui opté pour une tempête plus réaliste. Ici Lear, Tom et le fou évoluent sous une pluie battante alors qu'est projetée sur la scène inclinée une vidéo d'orage et d'eau ruisselante. La pluie détrempe les costumes des acteurs et ruisselle au travers des lattes du décor. L'inconvénient majeur de ce choix artistique et la présence de bruits parasites liés au dispositif qui nuisent à la compréhension des répliques comme nous l'avons signalé

précédemment. Un autre écueil de la mise en scène de Jean-Claude Fall est d'utiliser les escaliers de la salle de chaque côté du public comme moyen d'entrer et de sortir de scène. Ces cavalcades dans les escaliers sont ici trop récurrentes et souvent inutiles.

Jean-Claude Fall a choisi de s'inscrire dans une tradition classique dans la représentation de l'énucléation de Gloucester. Celui-ci est ligoté sur une chaise que l'on renverse de façon à ce que son crâne soit face aux spectateurs. Cornouailles vient alors se placer derrière lui, le déroband à la vue du public, avant de lui arracher un œil, puis l'autre. Par contre, Jean-Claude Fall n'a pas lésiné sur le « gore » car dans un élan grand-guignolesque, Cornouailles jette le premier œil de Gloucester sur scène et l'écrase de son pied puis place le deuxième œil dans sa bouche, ce qui l'anime alors de spasmes de vomissement.

David Alaya offre au personnage d'Edgar une intensité dramatique rarement égalée, modulant avec talent les inflexions de sa voix pour signifier les affres du pauvre Tom. Il en vient même à voler la vedette à Lear, qui à ses côtés paraît bien insignifiant dans ses vaines éructations et ses artificiels accès de folie.

Richard III

Jean-Claude Fall a choisi de réduire le nombre des personnages dans la pièce et a concentré plusieurs rôles secondaires dans un souci de clarté. Ainsi, Catesby (Julien Guill) et Tyrell (Grégory Nardella) sont les meurtriers de Clarence, des princes et de Buckingham, mais incarnent aussi les personnages secondaires de la suite de Richard, Ratcliffe et Lovell, et les messagers en fin de pièce. Luc Sabot joue Clarence, puis le roi Édouard, puis Richmond. Jean-Claude Fall a pris le parti de montrer Mistress Shore sur scène. Elle évolue telle une prostituée au bras d'Hastings afin d'éclairer les répliques où son nom est prononcé.

Le décor est le même que pour *Lear*, mais la scène est coupée en deux dans le sens de la longueur par un fossé dans lequel seront jetées toutes les victimes de Richard. Un pont formé par de simples planches de bois permet de passer de l'arrière-scène à l'avant-scène. Si ce décor paraissait artificiel pour *Lear*, il est ici légitimé par les actions des personnages.

C'est un Richard particulièrement monstrueux qu'incarne David Alaya. Il arrive sur scène vêtu d'un blouson en cuir, une bière à la main comme s'il venait de sortir d'une discothèque. Il finit sa cannette, l'écrase et la lance dans les coulisses. Il crache à de nombreuses reprises en tous sens. Lors de ses tirades, il crache en l'air chaque fois qu'il mentionne dieu ou le ciel. On comprend d'emblée que ce Richard-là a abjuré toute foi, toute morale. Lorsqu'il retire son blouson, il révèle une sordide blessure au bras gauche et une attelle métallique au bras droit. Plus tard, cette tenue de mauvais garçon sera troquée pour un uniforme cintré dans lequel il n'enfilera que le bras gauche, du fait du port de l'attelle. Enfin, Il revêtera à la fin de la pièce un peignoir de boxe puis un treillis lorsqu'il partira au combat.

Richard ne quitte jamais son téléphone portable, qui lui sert à prendre en photo son entourage. Les meurtriers en sont également pourvus et ils s'en servent pour photographier leurs victimes afin de montrer leurs méfaits à leur commanditaire. Chaque fois qu'une victime se fait prendre en photo en train d'être égorgée, son visage horrifié est projeté sur la scène inclinée. Le Lord Maire est photographié à l'acte III, scène 5 par Richard avec un sachet plastique contenant la tête d'Hastings, cliché qui déclenche l'hilarité de Buckingham et que Richard montre au public en tournant son portable vers les spectateurs afin de souligner à quel point le Lord Maire était ridicule dans cette posture. D'autres personnages se servent de téléphones portables pour communiquer. À l'acte IV, scène 5, Stanley prévient Richmond par téléphone plutôt que d'envoyer son messenger Sir Christopher Urswick, personnage supprimé de la pièce.

Ces téléphones portables sont un élément essentiel de la dramaturgie dans la mise en scène de Jean-Claude Fall. À l'acte I, scène 2, Richard surgit de sous le brancard où git le

cadavre d'Henry VI après que son téléphone portable a sonné. Il décroche et dit à son interlocuteur : « Je te rappelle, je suis à la morgue ». Puis il se lance dans sa tentative de séduction de Lady Anne qui repousse ses avances et lui plonge la tête dans les entrailles du cadavre de son beau-père. Richard a alors le visage ensanglanté mais finit malgré tout par gagner le cœur de Lady Anne et se roule avec elle sur scène dans une posture lascive.

De nombreuses vidéos sont projetées sur scène. À l'acte III, scène 3, le dialogue entre citoyens sur la situation politique du pays est remplacé par une interview télévisée d'un quidam, projetée sur la scène. En bas à gauche un logo indique que la chaîne sur laquelle est diffusée cette interview est : « *WS channel* ».

À l'acte III, scène 5, La réplique de Buckingham : « Lord Maire, la raison pour laquelle nous vous avons envoyé » (« *Lord Mayor, the reason we have sent* ») donne lieu à un intermède comique au cours duquel Buckingham et Richard vont décliner cette phrase en variant chaque fois leur jeu, tout d'abord dans un style déclamatoire à la façon des acteurs de théâtre du XIX^e siècle, puis dans une diction vaudevillesque avec quelques pirouettes, puis en imitant Jacques Chirac (!) parlant d'emplois fictifs et enfin en prononçant les célèbres répliques de Robert De Niro (!!) dans *Taxi Driver* : « *You talking to me* » et dans *Raging Bull* : « *You fuck(ed) my wife* », répétées à l'envi. Tout cela peu paraître un mélange incongru sur le papier, mais la scène fonctionne pourtant parfaitement portée par la complicité de Richard et Buckingham et leur irrespect commun de toute convention, fût-elle dramatique. Au comble de la provocation, les deux personnages sont d'ailleurs affublés de masques de cochon et de renard pour accueillir le jeune prince d'York.

Lorsque le Lord Maire vient prier Richard d'accepter la fonction royale au château de Baynard, la scène est présentée comme un meeting politique. Catesby et Buckingham ont pour tâche de chauffer la salle et d'encourager le public à scander le nom de Richard et à l'applaudir à profusion. Richard se fait prier avant de finalement se présenter devant un pied de micro et de se lancer dans un discours politique conclu par une citation directe du discours de Nicolas Sarkozy sur l'instauration d'une société du mérite (!!!). Cette analogie entre le fourbe Richard et notre actuel président est donc clairement établie par Jean-Claude Fall, qui a voulu insérer cet extrait dans la bouche de Richard juste avant l'entracte afin d'enfoncer le clou. Le metteur en scène ne cache pas son inimitié à l'encontre du pouvoir en place dans la présentation de la pièce : « Ce qui résonne le plus dans cette sanglante histoire est le rire dément de cet enfant sans père, livré à lui-même et à sa jouissance de n'être soumis à aucune loi, à n'avoir aucune borne, aucune limite (on pense au roman de Golding *Sa Majesté des mouches* ou plus près de nous, à [un] certain Président de la République. »

Jean-Claude Fall a réduit à trois le nombre de fantômes qui apparaissent devant Richard dans le dernier acte : Anne et les deux jeunes princes. Ceux-ci sont vêtus de blanc mais tâchés de traces sanguinolentes. Ils restent muets tandis que le texte de leurs répliques est diffusé sous forme de complainte chantée en canon.

Les discours de Richmond et de Richard dans l'acte V sont prononcés simultanément dans une longue harangue au public durant laquelle les répliques des deux protagonistes se chevauchent en imitant la joute verbale d'un débat politique. La dernière réplique de Richard : « Mon royaume pour un cheval » est remplacée par : « Un cheval ou je la tue », alors qu'il saisit une femme dans le public en otage. Puis, Richard et Richmond combattent au pistolet jusqu'au moment où Richard s'effondre. Il se relève une dernière fois pour planter son couteau dans la jambe de Richmond avant que celui-ci l'achève et prononce son dernier monologue qui se termine sur : « À présent nos blessures civiles sont fermées, la paix revit. » car la dernière ligne de la pièce a été omise par Jean-Claude Fall, peut-être en raison de sa religiosité : « Dieu longtemps nous la garde et dise : 'Ainsi soit-il' ».

Jean-Claude Fall a pris une fois encore de nombreuses libertés avec la pièce originale mais cette fois-ci tout sonne juste dans la bouche de David Alaya. Le spectacle a fait un

véritable triomphe à la Manufacture. La performance de David Alaya en Richard III fera date. Malgré les réticences évoquées plus haut concernant *Le Roi Lear*, les deux pièces méritent d'être vues l'une et l'autre, ne serait-ce que pour voir évoluer cette superbe troupe dans deux pièces de Shakespeare enchaînées dans une même semaine. Cette performance théâtrale si rare mérite en effet d'être saluée.